

ENTRETIEN AVEC HENRI AWAISS*

Muguraş CONSTANTINESCU¹

Le nom du chercheur et professeur Henri AWAISS est étroitement lié à l'Université libanaise Saint-Joseph, notamment à l'Institut de Langues et de Traduction (ILT) et à l'École de Traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth (ETIB), où il dispense ses cours et séminaires, organise des colloques, publie ses livres et s'investit sans relâche et sans s'économiser dans le sollicitant travail de directeur de l'Institut et, respectivement, de l'École, ayant pour objet et objectif la traduction et les traducteurs.

Malgré ce type de travail, réputé pour sa chronophagie, le directeur de l'ILT et de l'ETIB est présent partout dans le monde comme chercheur, par ses articles dans des publications du plus haut niveau scientifique, par sa participation à des colloques et congrès internationaux, par ses ouvrages d'auteur ou collectifs dont nous citons quelques-uns : *Jean-René Ladmiral, le dernier des archéotraductosaures interviewé par l'ETIB*, 2010, *Mes Deux Amours - Langues, Traduction*, 2009, *Eau de rose, eau de vinaigre : une production à quatre mains qui traite de l'écriture, de la traduction et de la jouissance*, (en collaboration avec Jarjoura Hardane), 2005, *Pour dissiper le flou*, 2005, *La traduction en partage*, 2002, tous parus dans la collection Sources/Cibles, repère incontournable pour les publications de traductologie. Son écriture est proche de l'essai et prend parfois la déroutante forme de conte, où le jeu de mots et la métaphore sont dans leur élément, ce qui rend d'autant plus attrayants ses ouvrages et articles. Comme organisateur de colloques, nous avons récemment pu le constater en participant à celui intitulé de façon trompeuse et ambiguë, "Les liaisons dangereuses", Henri Awaiss déploie un travail et un art de chef d'orchestre qui dirige son équipe, exigeant et attentif à chaque son et à chaque musicien, mais également à l'ensemble, envoûtant ses invités par une ambiance stimulante, où la recherche se fait et se débat avec rigueur, profit mais aussi avec un grand plaisir.

¹Professeur à l'Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com.

En dépit de son programme surchargé et des nombreuses obligations et urgences professionnelles et administratives, Henri Awaiss, qui a déjà honoré notre revue par sa participation dans son Comité et par d'importantes contributions, a su trouver du temps pour répondre à nos questions.

M.C. : - 1. Vous êtes l'auteur de nombreux ouvrages et articles, très succulents et très stimulants, de réflexion sur la traduction, sur les langues, sur la formation à la traduction. J'ai évité expressément le mot "théorie", car votre penchant à la métaphore, votre goût pour une certaine poéticité et un certain côté ludique qui se font sentir dans votre écriture éloignent toute idée de "jargon" technique que suppose parfois la théorie pure et dure. Quel est, selon vous, le rôle et la part de la réflexion, de la conceptualisation dans l'enseignement de la traduction? Mais dans sa pratique?

H.A : - Comme vous le dites si bien ma manière de traiter la théorie porte d'autres habits, certes je crois au rôle de la théorie notamment de la réflexion de la conceptualisation dans l'enseignement de la traduction. Il y a dans chaque traducteur un genre de réflexion de théorie mais rares sont qui les expriment ou qui les exploitent. Un traducteur est un mélange de théorie et de pratique. Tous les traducteurs, notamment les anciens, ont fait de la théorie, ont réfléchi à la traduction peut-être sans le savoir c'est un peu comme dans le Bourgeois gentilhomme « ils faisaient de la prose sans le savoir ». Je me permets de dire que la théorie ne date pas d'aujourd'hui peut-être le nom de la théorie nous le devons à la deuxième moitié du 20^{ème} siècle mais l'acte de réfléchir, de théoriser existait bien avant. Je ne suis pas très d'accord avec le « jargon » technique, la traductologie cherche à avoir son vocabulaire, on passe des textes de départ, textes d'arrivée, aux textes source, textes cible ou bien textes A, textes B en vue probablement d'avoir un dictionnaire traductologique.

M.C. : - Votre manière d'écrire très proche de l'essai littéraire, où l'allusion culturelle, le jeu de mots, la tournure poétique ont une bonne place relève de votre nature et de votre structure "artistique" ou c'est une stratégie pour rendre les idées plus attrayantes, une façon de s'opposer à une traductologie trop abstraite et qui utilise une terminologie trop rébarbative?

H.A : Ce n'est pas décidé à l'avance, c'est un acte d'écriture et c'est mon empreinte, ce ne sont pas des morceaux de sucre ou de

chocolat pour faire avaler la pilule, il faut m'accepter, moi je m'exprime comme ça.

M.C. : - Votre activité est partagée entre recherche, enseignement et administration. Vous êtes directeur de l'Institut de Langues et de Traduction (ILT), directeur de l'Ecole de Traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth (ETIB), directeur de la collection Sources/Cibles, rédacteur en chef -des Annales de l'ILT, intitulés Al-Kimia, initiateur et coordonnateur de plusieurs volumes collectifs, des Actes de colloques, directeur de nombreux mémoires et thèses et j'en passe. Comment réussissez-vous à gérer tant de responsabilités et d'activités? Vous avez parfois le sentiment de sacrifier l'une en faveur de l'autre? Vous privilégiez tantôt l'une, tantôt l'autre?

H.A : Mon engagement est total dans les deux domaines de langues et de traduction. Ma fidélité va aussi aux deux et c'est dans ce sens et pour mettre les deux disciplines à l'aise que j'ai entamée avec mes collègues une réflexion sur cette relation ambiguë entre langue et traduction. Nous avons été très loin car comme vous le savez bientôt l'ILT sera scindé en une Faculté des Langues (FdL) à laquelle sera rattachée l'Ecole de Traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth (ETIB) c'est pour souligner que les deux disciplines sont indépendants mais gardent des relations très profondes.

M.C. : - A l'ETIB, si mes informations sont bonnes, vous êtes professeur à plein temps et vous dispensez des cours à tous les niveaux: licence, master, école doctorale. Parlez-nous un peu des disciplines que vous assurez, de la manière dont vous les nourrissez par la pratique?

H.A : En licence, j'assure des cours de perfectionnement linguistique de la langue arabe, car je tiens à accueillir les premières années. Aussi un cours de traduction du domaine littéraire du français vers l'arabe en troisième année.

En master, un cours de traduction du domaine médiatique en M1 (première année du master) et l'atelier du mémoire, la révision, la consécutive chez les interprètes. Ce sont des cours interactifs qui mélangent théorie et pratique, je me rappelle de la traduction du roman de Florence Noiville « La donation » où le nombre des chapitres correspondait bien aux nombres d'étudiants. La classe entière est devenue écrivain romancier aussi a-t-elle écrit le journal de traducteur en guise d'introduction à l'édition arabe qui a vu le jour dans la collection Sources-Cibles.

M.C. : - L'ETIB est sans aucun doute une bonne pépinière de traducteurs professionnels dans un pays "comme prédestiné à la traduction", professionnels et compétitifs avec la formation, je vous cite, d'un "productif n'ayant rien à envier à un écrivain qu'il faut viser". Voulez-vous expliquer un peu ce que cela signifie concrètement dans le travail traduisant qu'ils embrassent?

H.A : Nous l'avons dit, nous le disons toujours, nous le vivons et nous ne faisons que répéter Paul Valéry : « le poète (l'écrivain) est une espèce singulière de traducteur qui traduit le discours ordinaire, modifié par une émotion en "langage des Dieux"». Aussi Proust cité par Jean-René Ladmiral quant il a été interviewé par l'ETIB en avril 2010 disait : « Pour écrire un livre, pour écrire ce grand livre, un écrivain n'a pas à l'écrire mais à le traduire car en chacun de nous, nous serions tous des écrivains virtuels et que certains auraient ou le talent, ou le courage ou le temps de faire ce travail minutieux et exigeant qui est celui de l'écriture ». Et Ladmiral de commenter : « Pour beaucoup d'entre nous : l'écriture, l'entrée par l'écriture est passée par la traduction et si certains me font l'amitié de penser que j'ai quelques talents de plumes je crois le devoir beaucoup à cette ascèse exigeante et productive de la traduction ». Inspiré largement par les trois grands noms précités, l'ETIB est à la fois pépinière de traducteurs et d'écrivains.

Quant aux pays prédestinés à la traduction, nous rappelons que le trilinguisme fait partie de notre programme scolaire depuis les classes primaires, le petit libanais fait une gymnastique de la main extraordinaire de gauche à droite en arabe et de droite à la gauche en français et anglais. Est-ce à dire que tous les libanais sont des traducteurs ? Certes non mais le Liban demeure une terre fertile à l'esprit critique, à l'ouverture aux langues, au sens de l'esthétique, à une certaine liberté ... donc à la traduction.

M.C. : - L'ETIB est aussi un lieu de rencontres et de débats et les colloques et les journées de réflexions que vous organisez et où vous réussissez à réunir les plus grandes personnalités de la traductologie de la planète en témoignent. Quelle est votre stratégie dans ce sens?

H.A : Je tiens à préciser mais ce n'est pas du « show of » qu'en ai en train de faire, ce n'est pas le festival international de Baalbeck mai ça rentre dans un thème de réflexion décidé au début de chaque année à partir duquel nous invitons des spécialistes en la matière, ne fallait-il pas faire appel au Président du L'AIIC dans un débat sur les liaisons dangereuses entre traduction, interprétation et langues ? Donc la

stratégie n'est pas « tiers-mondiste » qui a besoin de grands noms mais une stratégie réaliste qui a besoin d'écouter une autre voix et de parler avec l'autre à égalité.

M.C. : - La collection Sources/Cibles que vous dirigez jouit d'un grand prestige et accueille, pour la plupart, des ouvrages des professeurs de l'ETIB mais également de traductologues d'ailleurs, je pense notamment aux livres de Jean Delisle, de Christian Balliu, d'André Clas ou au volume de "réflexion plurielle", Pour dissiper le flou (où j'ai eu l'honneur de participer) qui a réuni des voix de tant de pays et tendances. Quelle est votre politique éditoriale?

H.A : La politique éditoriale fait suite à la stratégie des colloques et des rencontres, nous n'avons pas un flair commercial mais plutôt une participation efficace au grand mouvement de la traduction et de la traductologie. Nous aussi nous apportons notre pierre à cet édifice.

M.C. : - Je reviens vers le chercheur et, comme notre numéro d'Atelier de traduction porte sur la "retraduction", je voudrais demander votre avis à propos de ce concept assez controversé mais qui couvre un phénomène incontestable, le fait de donner de nouvelles versions pour un texte déjà traduit, fonction de sa valeur et de sa réception auprès du public, à cause du vieillissement de la première version ou de la version antérieure. Selon vous, la retraduction est un concept vague, ambigu ou un utile et justifié par la pratique culturelle?

H.A : Je vous remercie de cette question, elle tombe très bien parce qu'une étudiante en master vient de traiter le même sujet elle a souligné que le texte source est fixe, rigide, elle a qualifié le texte cible comme étant dynamique, vivant, tout à fait prêt aux changements car selon elle les traductions ont une date de péremption et c'est à partir de là qu'une nouvelle vie sera accordée au texte. La dernière traduction de la Bible vers le français en est un exemple. J'aimerais aussi souligner que le texte cible devient lui aussi texte source dans sa langue mais avec cette caractéristique de pouvoir changer de peau dans 5, 10, 20 ans. Retraduire nous fait penser aussi au Mythe de Sisyphe. Le traducteur ayant terminé sa tâche et poussé la pierre au sommet revient à sa tâche et redémarre de nouveau.

M.C. : - En étroite liaison avec la retraduction, encore une question pour le chercheur que vous êtes: la place de l'histoire et de la

critique des traductions dans la traductologie ou, si vous préférez, la formule d'Henri Meschonnic, dans la poétique de la traduction?

Je me rappelle très bien du numéro hors série de « l'Atelier de traduction » intitulé *Pour une poétique du texte traduit*, le texte d'Henri Meschonnic intitulé *Traduire : écrire ou dé-écrire* a soulevé tous ses problèmes notamment la nouvelle traduction de la Bible celle de Bayard, je me rappelle aussi d'une intervention de Meschonnic à l'ESIT dans laquelle il avait parlé de la racine « Taama » c.à.d. donner goût à. Chaque époque se permet de donner sa « nakhat » au texte. Beyrouth, par exemple, qui a connu tour à tour ou en parallèle, les textes poétiques ou les textes traduits a, à sa manière, assaisonné toutes les activités créatrices d'un étrange mélange de sel marin avec du vent des hauteurs ou mieux encore d'un voilier solitaire qui s'en va avec un « khamsin » agité qui tourbillonne. Je me permets aussi de reproduire un texte du *Cantique des Cantiques* (traduction Olivier Cadiot, Michel Berder, La Bible, Bayard, 2001 :

*Ma fiancée vient du Liban avec moi
Allez viens du Liban avec moi (...) (4,8)
Du miel et du lait sous ta langue
L'odeur de tes vêtements
Comme l'odeur du Liban (...) (4,12)
Onde des jardins
Point d'eau
Vive
Torrent du Liban. (4,15)*

M.C. : - *En tant que participante au colloque "Les liaisons dangereuses" qui a eu lieu en décembre à votre Université, j'avoue que je me sens comblée et stimulée par la richesse d'idées qui y ont été lancées, par le dialogue vraiment fertile qu'il a engendré, par l'ambiance toute particulière d'amitié et hospitalité qui y ont régné, d'un bout à l'autre. J'en suis partie avec le sentiment gratifiant d'être devenue un peu "étibienne". Mais vous en tant qu'organisateur? Etes-vous content du déroulement et des résultats (même provisoires) du colloque?*

H.A : Vous avez eu la finesse d'exprimer un témoignage sous forme de questionnement comment ne pas être content du déroulement et des résultats : inviter des « ouvriers » de la traduction, pareil à vous à votre équipe à d'autres des quatre coins du monde, se transformer en une « ruche » autour de la « reine traduction » c'est entrer dans une

parfaite joie avec en plus un nouveau miel, un nouvel ouvrage : les actes du colloque.

M.C. : - La question incontournable de tout entretien: à quoi travaillez-vous à présent? Comme projet d'équipe? Comme projet individuel?

H.A : Deux projets d'équipe :

- la mise en place de la Faculté des Langues tout en maintenant l'ETIB rattachée à cette Faculté.

- la création d'un Centre de Recherche en Traduction Littéraire (CRTL) avec comme objectif traduire les derniers nés en littérature dans les deux langues en arabe et en français.

Quant au projet individuel pour ma part j'ai toujours travaillé en équipe et je me vois mal faire un projet dans mon coin à part. J'ai besoin de mon divan, les uns disent de mon « harem ».

M.C. : - La dernière question s'adresse à l'amoureux de la métaphore, avec un charmant l'esprit ludique que vous êtes, vous qui baignez dans "l'eau de rose", qui vous installez sur le "divan du jasmin ou du nénuphar", qui vous trouvez au "carrefour" de la traduction, qui flairez "de la traduction dans l'air", qui voulez saisir le "flou", qui (psych)analysez les "liaisons dangereuses" qui se tissent autour du traduire, quelle est votre métaphore préférée liée à la traduction ?

H.A : N'essayez pas de me créer des problèmes de jalousie, je les aime toutes, mes métaphores. Je les aime parce qu'elles ne sont pas faites sur mesure !

* Contribution publiée dans le cadre du programme CNCSIS PN II IDEI (Projet de recherche exploratoire) *Traducerea ca dialog intercultural/La traduction en tant que dialogue interculturel*, Code : ID_135, Contrat 809/2009.